

sance, qui mette dans ses leçons ce point de vue en pleine évidence ; et il ne me semble pas possible qu'il ne sorte pas enfin de son école un écrivain qui le produise.

Je sens trop que je ne suis pas proportionné à la tâche que je viens d'indiquer, et à cet égard je ne me fais aucune illusion, même au milieu d'encouragements bien flatteurs. Cependant, en attendant mieux, j'ai par deux fois essayé d'appeler sur le point de vue dont ils s'agit l'attention de quelques penseurs. Aujourd'hui encore, en écrivant ce chapitre, j'ai eu le même but, et je ne doute pas que tout lecteur qui voudra méditer un peu sérieusement les lignes qui vont suivre, ne reste convaincu de l'immense portée du principe qu'elles exposent et qui est le titre de ce chapitre.

La polémique religieuse sera bien avancée, ou plutôt elle sera terminée sans retour pour tous les penseurs de bonne foi, lorsqu'on aura fait voir par une analyse incontestable cette proposition : que *la certitude dans le christianisme n'est pas autre chose que ce qu'elle est partout* ; que celui qui croit au christianisme d'après les bases sur lesquelles il repose, ne fait qu'appliquer la condition logique de la croyance appliquée par tout homme qui croit à quelque chose, c'est-à-dire par tout le monde ; que la certitude dans les choses vulgaires, que la certitude dans la science, que la certitude dans la philosophie, et qu'enfin la certitude dans le christianisme ne sont que les applications diverses d'un même principe de certitude, de telle sorte que l'homme de bon sens, le savant, le philosophe, ne sont parfaitement conséquents au bon sens, à la science, à la philosophie, qu'en étant chrétiens. Essayons d'expliquer ces idées.

Il y a un grand principe commun à toute certitude et que tout homme professe implicitement par là même qu'il croit légitimement à quelque chose, dans l'ordre du bon sens, dans l'ordre de la science, ou dans l'ordre de la philosophie.